

Berlinale
67^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Forum

Official Selection 2017
sundance
film festival

une famille heureuse

un film de
Nana et Simon



Photos : © Tudor / Vladimir Pandaru
© Design Illustration : E. Doort

memento
films

Berlinale
67^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Forum

Official Selection 2017
sundance
film festival



une famille heureuse

un film de
Nana et Simon

1h59 - Géorgie - Scope - 5.1

Visa : 144 433

sortie le 10 mai

photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.memento-films.com

distribution
memento
films
tél. : 01 53 34 90 39
distribution@memento-films.com

presse
Robert Schlockoff
Jessica Bergstein Collay
tél. : 01 47 38 14 02
rscom@noos.fr

Synopsis

A woman with dark hair tied back, wearing a dark green long-sleeved shirt, is seated and playing an acoustic guitar. She is looking down at the instrument with a focused expression. The setting is indoors, with a window in the background showing some foliage. In the foreground, there is a table with a glass of red wine, a plate of bread, and some papers. The lighting is warm and intimate.

Professeure dans un lycée de Tbilissi, Manana est mariée depuis 25 ans à Soso. Ensemble, ils partagent leur appartement avec les parents de Manana, leurs deux enfants et leur gendre. Une famille en apparence heureuse et soudée jusqu'à ce qu'à la surprise de tous, Manana annonce au soir de son 52^{ème} anniversaire sa décision de quitter le domicile conjugal pour s'installer seule.



Une famille géorgienne



"Dans une société patriarcale comme la Géorgie, il est couramment admis que les femmes ne peuvent pas vivre sans les hommes, sans eux elles seraient moins respectées, moins protégées et dans une plus grande précarité. Ceci est en partie vrai, non parce que les femmes valent moins que les hommes, mais parce que certains considèrent qu'elles valent moins. Ainsi, cette manière de penser s'impose comme la norme auprès de beaucoup.

Suite à la disparition de l'Union soviétique, il y a eu un véritable retour en force de la religion, les gens pouvant enfin assumer librement leur foi. Aujourd'hui, l'Eglise chrétienne orthodoxe accepte que les femmes aient moins de droits que les hommes, qu'elles soient moins respectées au sein de la société. Les sermons, que

beaucoup suivent aveuglement, placent clairement l'homme à la tête de la famille, et font de la femme sa subordonnée.

La condition de la femme en Géorgie relèverait aussi de l'héritage culturel du pays, de ses traditions héritées du temps passé. Ceci est d'ailleurs un argument très souvent utilisé dans les débats publics.

Alors qu'elle a vécu toute sa vie entourée des siens, Manana décide à 52 ans de vivre pour et par elle-même. Elle agit selon sa propre conscience, sans rendre de compte à personne.

Le film aborde aussi la question de la condition féminine sous l'angle générationnel. La mère de Manana n'a jamais pu faire ce qu'elle voulait dans la vie, du coup elle n'a jamais incité sa fille à vivre

autrement. De son côté, Manana dialogue plus librement avec sa fille, elle la pousse à agir différemment, à ne pas faire les mêmes erreurs qu'elle a pu faire dans sa jeunesse. Ces trois personnages représentent en fait trois générations de femmes dans la Géorgie d'aujourd'hui.

La famille en tant que dynamique de groupe est également au cœur du film. Les Géorgiens ont l'habitude de vivre entourés de leur famille, d'être extrêmement liés les uns aux autres, c'est quelque chose de très naturel pour eux, même si cela n'est pas sans conséquences économiques et sociales. Personne n'a vraiment d'intimité en Géorgie, la famille entière a forcément une influence sur chacun de ses membres. A la différence des schémas sociaux européens qui privilégient l'individu, la vie en communauté est partie intégrante de la culture géorgienne. De fait, il faut énormément de force et de courage pour prendre ses distances avec sa famille et ainsi vivre sa vie selon ses propres valeurs.

C'est pour cette raison que Manana a attendu plus de 25 ans avant de prendre son indépendance. Un geste qui n'est pas sans conséquences pour elle et son entourage : une distance s'installe entre elle et sa famille, et aussi avec son mari. Cela ouvre aussi de nouvelles perspectives à Manana, notamment dans la manière dont elle se perçoit elle-même.

Le film ne montre pas une famille géorgienne typique. Au début de l'histoire, Manana partage son appartement avec ses propres parents, alors qu'il serait plus courant qu'elle vive avec son mari et les parents de celui-ci. Par ailleurs, Soso ne correspond pas à l'image traditionnelle de l'homme géorgien. Il n'est jamais agressif envers Manana. Il est très compréhensif et même en empathie avec celle qui vient de le quitter. Pour autant, certains éléments du film sont plus conformes aux normes sociales géorgiennes. Par exemple, la mère de Manana adhère complètement à

la conception patriarcale de la famille, et cela malgré son tempérament et sa forte personnalité. De même, l'appartement familial déborde de vie, tout le monde s'y croise et se partage le peu d'espace laissé à chacun, quitte à interférer dans l'intimité des uns et des autres. Enfin, la double vie de Soso n'a rien de surprenant eu égard à la place de la femme dans la société.

La décision que prend Manana de quitter sa famille à 52 ans n'en reste pas moins inhabituelle et inattendue pour la Géorgie alors qu'elle serait plus facilement admise et comprise ailleurs en Occident. La famille géorgienne reste unie quoi qu'il arrive : plusieurs générations cohabitent sous le même toit, les enfants même adultes vivent avec leurs parents, les anciens exercent leur autorité jusqu'à leur dernier souffle. Il est tout à fait impensable de séparer les gens, qu'ils soient jeunes et veuillent partir d'eux-mêmes parce qu'ils peuvent s'assumer financièrement, ou qu'ils soient âgés et devenus un « fardeau » expédié en maison de retraite.

Notre objectif en tant que cinéastes n'est pas de porter un jugement mais simplement de donner vie à nos personnages et ainsi permettre au public de passer un peu de temps au sein d'une famille géorgienne."

Nana et Simon



Entretien avec Nana Ekvtimishvili et Simon Gross, réalisateurs



Comment est né UNE FAMILLE HEUREUSE ?

Nana : J'ai grandi en Géorgie, du coup le film se nourrit de mon expérience. J'ai toujours été étonnée de voir ma mère consacrer son existence entière à sa famille. Elle a toujours fait passer ses enfants, son mari et ses proches avant tout le reste, y compris sa vie personnelle et son travail. Elle nous a tout sacrifié et elle continue de le faire. Ma sœur et moi, une fois adultes, lui avons demandé d'en faire moins, de prendre plus de temps pour elle. D'une certaine manière, ma mère a grandi avec nous, et nous avons eu un jour l'heureuse surprise de découvrir qu'elle avait commencé à prendre des cours de piano et qu'il lui arrivait même de jouer à la

maison des morceaux parmi les plus faciles de Mozart. J'ai vraiment l'impression de parallèles entre mon vécu et ce film.

Simon : Moi j'ai grandi en Allemagne, et pourtant j'ai aussi l'impression qu'il y a des choses en commun entre mon enfance et le film. Mes parents ont divorcé quand j'avais 9 ans. C'était au milieu des années 80 à Berlin-Ouest, une époque et une ville où le mouvement de libération de la femme hérité de 1968 était encore très présent. Mon père a continué à s'occuper de ma sœur et moi, et pourtant c'était ma mère qui était en charge de la marche quotidienne de nos vies. Elle vivait principalement pour nous, ses enfants, et d'ailleurs elle ne s'est jamais remariée.

Le film parle aussi de la société contemporaine géorgienne...

Simon : En tant que cinéastes, nous cherchons avant tout à trouver la meilleure histoire à raconter. Ce n'est qu'une fois le film terminé que nous avons suffisamment de recul pour pouvoir l'appréhender complètement et comprendre ce qu'il peut éventuellement signifier en plus. En l'occurrence, nous n'avons jamais eu l'ambition de faire le portrait d'un pays, mais c'est possible de percevoir en Manana une certaine idée de la femme géorgienne d'aujourd'hui.

Vous ne jugez pas vos personnages. L'objectivité et la bienveillance sont-elles constitutives de votre manière de raconter une histoire ?

Simon : Il existe toujours une part de subjectivité dans nos jugements, même quand nous les pensons les plus objectifs possibles. C'est pourquoi, au lieu de juger chacun de nos personnages, nous essayons de tous les aimer du mieux que nous pouvons.

Nana : Il est communément admis en littérature et en cinéma que l'auteur est supérieur au commun des mortels, ce qui l'autorise à regarder les autres de haut, pourtant les temps changent, et cela paraît de plus en plus ridicule. Ce n'est pas parce que vous faites un film ou que vous écrivez un roman que vous êtes meilleurs que les autres, que vous valez plus qu'eux, que vous pouvez les juger.

Tout au long du film, la ville de Tbilissi se rappelle aux spectateurs au point de devenir un personnage à elle seule...

Simon : Cela était primordial pour nous. Il n'y a jamais de hasard dans le choix d'une ville où se déroule un film. Nous avons passé beaucoup de temps en amont du tournage à chercher les lieux qui conviendraient le mieux à nos personnages. Il est important que le public ait l'impression que ceux-ci

vivent réellement là où ils évoluent, qu'ils y aient un quotidien bien établi. La ville donne une impression de réalité à la fiction. En l'occurrence, Tbilissi est le lieu de vie de nos personnages et c'est vrai qu'elle est aussi un personnage en elle-même.

La nature a aussi sa place dans la ville et dans le film : les oiseaux qui volent dans la rue, le vent qui souffle à travers les arbres, le soleil qui entre par la fenêtre... Est-ce aussi une manière de représenter à l'écran l'humeur de Manana, d'une femme qui veut juste vivre seule et en paix ?

Nana : Oui. Tous les sons ont leur importance. Ce sont autant de moyens de transcrire l'humeur des personnages. Manana est comme un nouveau-né dans sa nouvelle vie, du coup elle redécouvre le monde qui l'entoure et dans lequel elle évolue.

L'utilisation de la lumière participe aussi à l'immersion dans le film. Comment travaillez-vous avec Tudor Vladimír Panduru que l'on connaît pour son travail de chef opérateur avec Cristian Mungiu ?

Simon : D'abord nous prenons le temps d'analyser avec Tudor le scénario et le sens de chaque scène. Ensuite nous choisissons ensemble les différents décors où nous allons tourner. Ce choix s'effectue généralement en fonction de l'atmosphère et la lumière des lieux visités. Quand nous sommes entrés pour la première fois dans l'appartement qui allait devenir celui de la famille de Manana, nous avons ainsi été frappés par la lumière naturelle qui filtrait à travers les grandes fenêtres tout le long du balcon. Je crois aussi que Tudor est très inspiré par ce qu'il voit et qu'il l'intègre au film.

La musique et les chansons populaires géorgiennes sont complètement intégrées au récit. Comment les avez-vous choisies ?

Nana : Elles étaient déjà là au stade de l'écriture. Quand nous construisons nos personnages, nous essayons de nous



mettre à leur place, de savoir ce qu'ils ressentent, ce qu'ils aiment. La musique peut ainsi aider à forger l'identité d'un personnage. Cela dépend du style de musique qu'il écouterait ou peut-être n'en écouterait-il pas du tout.

Simon : En l'occurrence, nous n'avons pas de musique spécialement écrite pour le film. Nous n'aimons pas en ajouter au montage, cela nous paraît superflu. Ce que vous entendez, ce sont seulement les musiques et les chansons que nos personnages écoutent ou chantent eux-mêmes. Tout vient directement du film lui-même.

Avez-vous des cinéastes de référence, des films qui influencent votre travail ?

Nana : Nous sommes évidemment influencés par un certain nombre d'œuvres et d'artistes : nous aimons Ozu, Fellini, Visconti, Truffaut, Tati... Il n'est d'ailleurs pas possible de citer tous les cinéastes qui

comptent pour nous, pour autant nous n'y pensons jamais quand nous faisons nous-mêmes un film. Quand vous êtes derrière la caméra, qu'une équipe entière attend que vous preniez les bonnes décisions, aucune influence ou référence ne peut vous aider. Vous êtes seul maître à bord.

Simon : Quand nous faisons un film, nous discutons plus volontiers de choses concrètes, de la vraie vie, que des films que nous aimons. Nous envisageons nos personnages d'après notre propre point de vue. Je pense qu'il est nécessaire de mettre de côté tout ce qui peut vous influencer quand vous-même vous cherchez à créer, sinon il y a toujours le risque de copier et de faire moins bien que vos modèles.

Vous réalisez vos films à quatre mains. Comment répartissez-vous le travail entre vous ?

Nana : Nous faisons tout ensemble au point que j'ai parfois l'impression que nous

sommes une seule personne qui aurait deux cerveaux, quatre yeux et quatre oreilles. Nous partageons la même vision et la même approche que ce soit pendant l'écriture ou le tournage. Sur le plateau, nous sommes toujours côte-à-côte, nous sommes complètement synchronisés.

Comment avez-vous choisi la Shugliashvili qui interprète le rôle de Manana avec autant de force que de douceur ?

Simon : Nous avons commencé le casting plus d'un an avant le tournage. Il y a eu une des premières comédiennes que nous avons rencontrées et elle nous a immédiatement frappés par sa force et son naturel que ce soit pendant les lectures ou devant la caméra. Et même si nous ne souhaitions pas prendre notre décision aussi tôt, elle s'est imposée à nous comme une évidence. Au fil de nos rencontres, nous avons vraiment le sentiment qu'elle était chaque fois un peu plus liée à Manana.

Comment travaillez-vous avec vos comédiens ? Les laissez-vous improviser ? Sont-ils impliqués dans votre processus créatif ?

Nana : Ils sont complètement impliqués. Nous faisons ensemble de nombreuses improvisations qui servent à nourrir les personnages et l'histoire. Nous n'avons pas l'habitude de leur donner trop de directives au cours des premiers jours, nous les laissons prendre la direction qu'ils estiment la meilleure, et ensuite nous élaborons ensemble notre « mise en scène ».

Enfin, UNE FAMILLE HEUREUSE n'est-il pas un titre un peu ironique ?

Nana : En fait non. Nous pouvons comprendre qu'il puisse paraître ironique au regard de ce que le film raconte, mais pour nous c'est avant tout un titre qui se veut honnête et sincère voire un peu mélancolique.

Nana Ekvimishvili (réalisatrice)



Nana Ekvimishvili est née à Tbilissi (Géorgie) en 1978. Diplômée de la faculté de philosophie de Tbilissi en 1998, elle quitte son pays pour l'Allemagne où elle étudie le scénario à l'Académie du cinéma Konrad Wolf de Potsdam-Babelsberg. Elle fait ses premiers pas derrière la caméra en 2008 avec le court métrage LOST MAINLAND. Elle enchaîne trois ans plus tard avec un second court métrage intitulé WAITING FOR MUM qui lui vaut d'être remarquée dans le circuit des festivals. En 2012, elle co-fonde la société de production Polare Film avec Simon Gross. Ensemble, ils coréalisent le long métrage EKA & NATIA, CHRONIQUE D'UNE JEUNESSE GEORGIENNE. Inspiré des souvenirs d'enfance de Nana Ekvimishvili, le film remporte une trentaine de récompenses aux quatre coins du monde dont le Prix CICA à Berlin et le Prix FIPRESCI à Hong Kong. Il est également choisi pour représenter la Géorgie dans la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère en 2014. Nana Ekvimishvili revient à la réalisation, toujours aux côtés de Simon Gross, avec UNE FAMILLE HEUREUSE présenté en compétition au festival de Sundance en janvier 2017 avant d'être sélectionné à la Berlinale dans la section Forum.



Simon Gross (réalisateur)



Simon Gross est né à Berlin en 1976. Il étudie d'abord la réalisation à l'école de cinéma de Munich. Après plusieurs courts métrages dont NACHTRAUSCH en 2002, il signe ensuite son premier long en 2006 coécrit avec Nana Ekvimishvili. Tourné au Maroc, FATA MORGANA met en scène un jeune couple qui se perd dans l'immensité du désert où un homme mystérieux leur propose son aide avant de les mener à leur perte. L'acteur français Jean-Hugues Anglade y donne la réplique aux allemands Marie Zielcke et Matthias Schweighöfer. Six ans plus tard, Simon Gross monte la société de production Polare Film avec Nana Ekvimishvili. Ils coréalisent ensemble EKA & NATIA, CHRONIQUE D'UNE JEUNESSE GEORGIENNE puis UNE FAMILLE HEUREUSE dont la photo est l'œuvre du chef opérateur Oleg Mutu, collaborateur régulier du roumain Cristian Mungiu et de l'ukrainien Sergei Loznitsa.

Liste artistique

Manana	Ia SHUGLIASHVILI
Soso	Merab NINIDZE
Lamara	Berta KHAPAVA
Nino	Tsia QUMSASHVILI
Vakho	Giorgi KHURTSILAVA
Lasha	Giorgi TABIDZE
Otar	Goven CHEISHVILI
Rezo	Dimitri ORAGVELIDZE

Liste technique

Réalisation	Nana et Simon
Scénario	Nana EKVTIMISHVILI
Producteurs	Jonas KATZENSTEIN Maximilian LEO Simon GROSS
Co-Producteurs	Nana EKVTIMISHVILI Guillaume DE SEILLE
Image	Tudor Vladimir PANDURU
Son	Andreas HILDEBRANDT Paata GODZIASHVILI
Montage	Stefan STABENOW
Mixage	Andreas HILDEBRANDT
Casting	Leli MIMINOSHVILI
Décors	Kote JAPHARIDZE
Costumes	Medea BAKRADZE
Une production	Augenschein Filmproduktion
En co-production avec	Polare Film Arizona Productions ZDF - Das kleine Fernsehspiel
Avec le soutien de	Eurimages Film - Und Medienstiftung NRW Beauftragte der Bundesregierung für Kultur und Medien Georgian National Film Center Deutscher Filmförderfonds Aide aux Cinémas du Monde CNC Ministère des Affaires Etrangères et du Développement International Institut Français Film in Georgia
Ventes internationales	Memento Films International
Distribution	Memento Films Distribution

